

ACADÉMIE DE NÎMES

LUC SIMULA

DISCOURS DE RÉCEPTION

précédé du

Discours de bienvenue

de Monsieur Bernard CAVALIER

Président de l'Académie

SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 18 MAI 2022

en son Hôtel, rue Dorée

DISCOURS DE BIENVENUE
DE MONSIEUR BERNARD CAVALIER

Président de l'Académie

Mon cher Confrère,

Vous n'êtes pas un inconnu pour nous. Vous êtes membre correspondant de notre Compagnie depuis le 23 mai 2014, jour où vous avez été reçu par notre Président d'alors, Robert Chamboredon. Aujourd'hui j'ai le plaisir et l'honneur de vous y recevoir en tant que membre résidant. Vous succédez au siège de notre regretté confrère Jean Matouk. Le plaisir parce que cela fait de nombreuses années que nous nous connaissons. Avec votre épouse, vous m'aviez confié la surveillance médicale de vos enfants Claire et Laurent. Vous faisiez alors partie de ces pères trop peu nombreux que je connaissais bien, de ceux qui étaient régulièrement présents lors des consultations qui nous réunissaient autour de la santé et du développement de leurs enfants. Les deux vôtres ont fait bonne route depuis ce temps qui commence à être déjà un peu lointain. L'honneur également, car à la lecture de vos « états de service », pour reprendre une expression militaire que vous avez dû maintes fois entendre dans votre enfance, je ne peux que me réjouir et me sentir honoré d'accueillir l'homme que vous êtes dans notre société savante.

Lors de votre réception en tant que membre correspondant, Robert Chamboredon insistait sur vos talents de pédagogue, ainsi que ceux de chercheur. Il notait également votre engagement pour la construction européenne. Votre intervention à cette occasion traita d'ailleurs de « L'Union européenne à la recherche de sa gouvernance ». Vous nous expliquiez les difficultés qu'il y a à passer d'un système de gouvernance vertical tel que l'avait observé Tocqueville dans la jeune démocratie américaine à une gouvernance de plus en plus horizontale, sans rapport hiérarchique entre les états, dans un monde où l'interdépendance entre eux ne cesse de croître. Vous montriez en particulier combien trouver des solutions à cette épineuse question était le défi que l'Union européenne devait savoir relever si elle voulait rester l'un des acteurs mondiaux du XXI^e siècle. Depuis lors, d'autres communications sont venues enrichir votre participation à notre vie académique. L'une en 2015 : « 1980-2020 : le nouvel âge des

inégalités » une autre en 2018 intitulée « Chômage et chômeurs. Une brève histoire de la pensée économique du chômage ».

Mais là ne sont pas vos seuls apports à notre compagnie. Notre confrère Jacques Meine a pu mesurer la qualité de l'aide que vous lui avez apportée pour la publication des Mémoires. Celle-ci laisse présager de celle que le Bureau peut attendre de vous. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Au-delà de ce que nous savons de vous au travers de vos communications et de cet engagement, qui êtes-vous, Monsieur Luc Simula ?

Né à Mogador, l'actuelle Essaouira au Maroc en 1948, c'est au hasard des mutations de l'officier de carrière qu'était votre père que vous devez d'être né là-bas. Vous étiez le quatrième garçon d'une fratrie de quatre. Le petit dernier, si l'on peut dire, puisque vos frères avaient déjà entre huit et onze ans lorsque vous êtes venu au monde. Votre enfance a été celle de beaucoup d'enfants d'officiers, non pas sans domicile fixe, mais à domiciles mobiles. Essaouira, Brive, Nîmes où vous avez fait vos premiers pas, l'Allemagne, Montpellier, Albi, et bien entendu, Paris comme il se doit pour le polytechnicien et officier supérieur qu'était votre père. Vous étiez souvent seul avec votre mère lorsqu'il était appelé dans des théâtres d'opérations lointains, l'Indochine puis l'Algérie. Treize déménagements et neuf établissements scolaires différents, c'était beaucoup pour l'enfant que vous étiez. Cela vous a imposé de nombreuses ruptures amicales dont vous seriez sans doute bien passé. Vos frères envolés du nid et votre père régulièrement absent, dès l'âge de dix ans vous avez été souvent seul avec votre mère avec laquelle une forte relation de confiance mutuelle vous a toujours lié.

C'est à Nîmes que vous avez rencontré celle avec qui vous partagez votre vie, Angèle, prénom bien méridional s'il en est. Quoi de plus normal d'ailleurs puisqu'Angèle est Nîmoise. Vous étiez jeunes encore, mais vous ne vous quitterez plus. Avec elle vous avez eu deux enfants : Claire qui a trois enfants et vit au bord du lac Léman où elle gère actuellement l'aide aux personnes âgées

et l'accueil scolaire des enfants pour une communauté de communes. Et Laurent qui, après avoir été enseignant chercheur aux États-Unis, à Singapour et en Suède, est actuellement professeur des universités en sciences économiques et Directeur du département d'économie de l'école normale supérieure de Lyon. Il a suivi vos traces. Vous avez même publié ensemble deux livres consacrés à la dissertation « *Vingt dissertations d'économie* » en 2004 et « *La dissertation économique* » en 2014. Me demandant ce qui pouvait bien se cacher derrière ce terme de « dissertation » en économie, j'ai découvert que son objectif était « l'incitation à la structuration d'une réflexion cohérente, écrite et argumentée, qui réponde à une problématique en fonction de règles prédéfinies » Wikipédia dixit. L'amour de la pédagogie s'est donc transmis du père au fils. Chacun ici pourra imaginer le bonheur que cette collaboration a dû être pour vous. Ce n'est pas la seule passion que vous partagez ensemble, puisque l'un et l'autre, vous êtes des sportifs accomplis.

Depuis 1977, vous êtes fixé à Nîmes, ville où est née celle que vous aimez, et où vous avez décidé de faire souche. C'est une ville qui pour vous « conjugue parfaitement le passé et le présent et où l'on peut profiter simultanément de la cité et de la nature ».

Vous avez une autre passion, celle de la lecture, facilitée lorsque vous étiez adolescent par l'absence de télévision au domicile familial. Deux livres vous ont plus particulièrement marqué lorsque vous étiez adolescent : « *Les raisins de la colère* » de John Steinbeck. Je me demande si les thèmes abordés dans ce roman n'ont pas joué un certain rôle dans la genèse de ce qui sera votre vocation. Le deuxième roman est « *La peste* » d'Albert Camus. Le docteur Rieux vous est immédiatement apparu comme un modèle. Discret, sensible, simple et pourtant omniprésent, il incarne une forme d'humanité accomplie. Un modèle m'avez-vous dit. Un modèle on s'en inspire, cela guide la façon que l'on a de conduire sa vie, ses engagements, son orientation professionnelle. Venons-en à cela.

Avec vos antécédents familiaux, du moins du côté paternel, il n'est pas surprenant que le moment venu vous ayez opté plutôt pour une discipline scientifique que pour une discipline purement littéraire, alors que lycéen votre appétence était plus marquée pour le français et l'histoire que les mathématiques et la physique. Dernière concession peut-être de l'adolescent que vous étiez encore à un père d'une incontestable stature, je ne sais ? Vous m'avez parlé de lui comme étant un homme du « premier XX^e siècle » avec des valeurs qui étaient celles de son temps. Aussi, malgré toute l'affection et l'admiration que vous aviez pour lui, entré dans la résistance dès 1943, il m'a semblé qu'une fois devenu homme, vous avez pris quelques distances avec sa vision de la France et de sa place dans le monde. L'expression qu'avait eu Laurent Fabius alors Premier ministre du président François Mitterrand pour qualifier les relations, pourtant fortes, qui les liaient l'un à l'autre, « Lui c'est lui et moi c'est moi », me semble appropriée pour définir celles qui vous liaient avec votre père, du moins sur le plan des idées.

Influencé par un de vos frères, vous avez décidé de vous inscrire à la faculté de sciences économiques de Montpellier, discipline totalement nouvelle pour vous. Elle n'était pas encore enseignée au lycée. Vous m'avez dit avoir immédiatement compris qu'« à la croisée des sciences exactes et des sciences humaines, elle était faite pour vous ». Les maîtres que vous découvrez alors, de Schumpeter à Keynes en passant par François Perroux, Alfred Sauvy et Jean Fourastié pour ne citer que ceux qui vous ont le plus marqué, vous font comprendre la part fondamentale que joue l'économie, non seulement dans le dynamisme de nos sociétés, mais également dans le quotidien de nos vies, en résonance peut-être avec ce grand-père que vous n'avez pas connu, mais dont on a dû vous parler. Il était directeur de l'Assistance publique et, comme tel, a eu à gérer bien des conséquences sociales des difficultés économiques de son temps. Je pense plus particulièrement à la crise de 1929 où il devait être en pleine activité. Soucieux de comprendre les origines des diverses crises économiques que nos sociétés ont régulièrement à affronter, vous

aviez sans doute comme objectif en les appréhendant le mieux possible, d'être capable de mieux entrevoir des solutions possibles à leur résolution.

Vous avez eu un parcours universitaire brillant et sans faute. Une fois à la croisée des chemins entre une carrière universitaire qui s'ouvre devant vous et celle de professeur de lycée, vous avez choisi la carrière professorale. Après un CAPES de sciences économiques et sociales, un Diplôme d'études supérieures, vous allez devenir professeur agrégé dans cette discipline. De votre parcours professionnel vous dites « qu'il est inséparable de la création et du développement d'une discipline nouvelle dans l'enseignement secondaire français, les sciences économiques et sociales ». Le défi à relever était d'importance. Vous l'avez fait avec un engagement sans faille.

Dès lors votre carrière va avoir deux orientations complémentaires qui vont se nourrir l'une de l'autre : l'enseignement et la recherche pédagogique.

L'enseignement tout d'abord. Vous allez y donner toute la mesure de votre enthousiasme. Lorsque nous nous sommes rencontrés, vous m'avez dit que chaque fois que vous en avez eu la possibilité, c'est-à-dire qu'une salle de classe vous avait été affectée pour y faire votre enseignement, vous en aviez modifié la disposition. Les tables furent placées en U ou en carré, de telle sorte que maître et élèves fussent également répartis autour de ce qui devenait plus un forum qu'une salle de classe telle que nous les avons le plus souvent connues. Vous vouliez par-là manifester votre volonté de rompre avec l'habitude ancienne qui veut que d'un côté se trouve le magistère d'un maître omnipotent, et de l'autre les élèves. Vous ne concevez l'enseignement de votre spécialité que de façon interactive. Peut-être s'y prête-t-elle plus particulièrement ? Quoi qu'il en soit cela a marqué durablement vos élèves. J'ai eu la chance de pouvoir m'entretenir avec plusieurs d'entre eux pour préparer ce moment que nous vivons. Tous sont unanimes pour dire que vous avez été, sinon le, du moins l'un des enseignants qui les a le plus marqués dans leur parcours scolaire et universitaire.

Les mots qui reviennent le plus souvent sont discrétion, mais efficacité, autorité et exigence, mais également une grande bienveillance. Selon leurs dires, vos élèves vous admiraient et vous respectaient comme vous les respectiez vous-même. Aucun ne m'a dit s'être senti une fois ou l'autre humilié par votre attitude. Vous avez su les élever à la fois à la conscience politique, mais également à une grande tolérance à la différence. Cela les a tous frappés et l'un d'entre eux m'a déclaré que même ceux qui n'appréciaient pas particulièrement les sciences économiques et sociales venaient avec plaisir assister à vos cours.

Il faut dire que vous saviez valoriser leur travail puisque plusieurs manifestations ont eu lieu au sein du lycée où un travail collectif effectué sous votre conduite fut exposé. Je crois même que l'une de ces expositions a eu droit aux honneurs de la presse locale. Un de vos anciens élèves qui m'en a parlé m'a fait part de la grande fierté que tous en ont retiré et surtout de la confiance en eux que cela leur a donné. Pas étonnant dans ces conditions que plusieurs d'entre eux aient décidé de se former pour devenir enseignants dans votre discipline. L'une de vos anciennes élèves que vous reconnaitrez sans doute est même devenue l'une de vos collègues de travail. Ce qu'elle retient de ce nouveau poste d'observation où elle pouvait plus librement encore échanger avec vous, c'est votre force de travail et l'absence de l'usure du temps sur votre enthousiasme à enseigner. Je sais que votre modestie doit sans doute souffrir des propos que je tiens, mais je ne fais que dire ici ce qui m'a été écrit ou dit par ailleurs. Tous ces propos montrent combien vous avez su fédérer autour de vous, motiver et rendre attractive une discipline qui, pour le béotien que je suis en la matière, semblerait plutôt, à priori, rébarbative. J'ajouterai pour conclure que ce que vous avez apporté à vos élèves dépasse le simple cadre des sciences économiques et sociales, puisque l'un d'entre eux qui a fait un choix de carrière totalement étranger à ce que vous enseigniez m'a dit qu'il mettait « quotidiennement en pratique vos préceptes ».

Je sais que cette reconnaissance de vos élèves a été également celle de votre hiérarchie. Ce n'est pas sans raison que dès 1993 et

jusqu'en 2013 vous a été confiée la classe préparatoire économique et commerciale au lycée Alphonse Daudet après celle de l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres où vous avez commencé à enseigner dès 1990. Vous avez su transmettre et pour cela, votre qualité première était peut-être cette confiance en eux que vous avez su donner aux élèves qui ont bénéficié de votre enseignement.

Mais cette discipline dont l'enseignement était totalement nouveau pour cette classe d'âge avait besoin de s'affirmer, de s'épanouir, d'apprendre à donner tout ce que potentiellement elle pouvait apporter à la formation de nos jeunes. Tout était à faire m'avez-vous dit. Vous ne vous êtes donc pas dérobé lorsqu'il vous a été demandé de participer à des programmes de recherches concernant ce nouvel enseignement.

Très tôt conseiller pédagogique accueillant des professeurs stagiaires dans votre classe, vous êtes rapidement devenu responsable de leur formation au sein du Centre pédagogique Régional. Cela vous a décidé à parfaire votre propre formation en postulant puis en participant en tant que chercheur au groupe de recherche en didactique des sciences économiques et sociales de l'Institut national de recherche pédagogique. Vous ferez plusieurs publications sur ce thème.

C'est ainsi que vous allez côtoyer de grands noms des sciences économiques et sociales : Jean-Marie Albertini disparu en 2014 qui a eu à cœur de faire partager sa discipline au plus grand nombre et qui, comme vous, fut l'un des pionniers de la recherche en pédagogie de l'économie ; le sociologue Henri Mendras, lui aussi disparu, auteur d'un livre qui fit un temps polémique, « *La fin des paysans* ». Il traitait de la disparition de l'économie de subsistance avec la professionnalisation de l'agriculture selon une organisation capitaliste ; le spécialiste de l'économétrie, l'économiste Edmond Malinvaud qui montra en quoi les progrès économiques observés pendant les Trente Glorieuses étaient liés pour partie aux progrès technologiques ; Antoine d'Autume, un grand pédagogue dont l'approche rigoureuse de l'économie n'a pu que vous séduire. Un beau parterre de théoriciens qui vous apporta

beaucoup, mais qui en retour a dû grandement bénéficier de l'expertise de l'homme de terrain que vous étiez. Vous avez alors ensemble affronté la difficulté qu'il y a à construire un bon programme en science économique et sociale assimilable par des lycéens, enseignable par des professeurs, répondant aux objectifs souhaités tant en termes de savoir que de savoir-faire.

J'ajouterai pour conclure que vous étiez l'ami de notre ancien président et confrère Jean-Marc Roger, trop tôt disparu. Connaissant sans doute votre goût pour l'histoire, il vous a demandé de rédiger un article sur « Les notables en Vaunage » dans l'ouvrage paru en 2001 « *La Vaunage au XX^e siècle* », vous permettant de mettre un pied dans cette discipline que vous aimiez tant lorsque vous étiez lycéen, l'histoire.

Tout cela laisse présager une participation encore plus active, féconde et diverse à notre vie académique, ce dont chacun ici se réjouit.

REMERCIEMENTS
DE MONSIEUR LUC SIMULA

Éloge de son prédécesseur

Monsieur Jean MATOUK

« Les événements ne sont que l'écume des choses, ce qui
m'intéresse, c'est la mer »
Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel*)

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
chères consœurs et chers confrères,
chers amis,

je suis très honoré de me présenter devant vous, qui m'avez élu au fauteuil occupé précédemment par le professeur Jean Matouk. Cette inscription dans la lignée multiséculaire des membres de l'Académie de Nîmes m'honore et simultanément m'engage ; je considère en effet que le respect de la mémoire de ceux qui nous ont précédés nous impose d'entretenir leur héritage. J'ai rencontré pour la première fois Jean Matouk au début des années 1980, lorsque je suis devenu l'un de ses chargés de travaux dirigés pour les étudiants de l'antenne nîmoise de la faculté de droit de Montpellier. Il a été l'un de mes parrains, avec mes amis et collègues du lycée Alphonse Daudet, Brigitte Maurin et Robert Chamboredon, lorsque j'ai été admis en 2014 à l'Académie de Nîmes en tant que membre correspondant. Enfin, pour notre élection à l'Académie, nous avons eu le même parrain, Monsieur Charles Puech, que je remercie sincèrement pour son soutien, sa gentillesse et son humour, ainsi que mes deux autres parrains, Daniel-Jean Valade, doyen d'élection de notre Académie et Francine Cabane qui me connaît depuis longtemps. Je souhaite également honorer la mémoire de mon ami Jean-Marc Roger, professeur de sciences économiques et sociales mais également archéologue et historien, qui a entraîné toute ma famille dans la découverte de la Vaunage à travers les âges. Il était passionnément dévoué à l'Académie et m'a permis de rencontrer deux amis académiciens, Jacques Meine et Alain Aventurier.

Vous l'avez rappelé, Monsieur le Président, j'ai écrit avec mon fils Laurent, professeur des Universités, deux livres consacrés à la dissertation économique et je défends son intérêt pour la formation des élèves et des étudiants. J'ai apprécié cet exercice et la discipline qu'il exige dès ma première expérience en classe de seconde, ici à Nîmes au lycée Alphonse Daudet où j'ai été élève avant d'y enseigner. Je me souviens encore du sujet posé par Monsieur Dauzat mon professeur de lettres : « Ronsard est peut

être un pédant, il n'en reste pas moins un poète ». Alors que pour le brevet on m'avait demandé de raconter un repas en famille, j'ai découvert brutalement un exercice intellectuel qui n'a cessé de m'intéresser depuis. Mais aujourd'hui et devant vous, me voici face à une autre gageure : réaliser en quelques minutes l'éloge de Jean Matouk, sans le trahir, sans réduire son activité intellectuelle et sa vie professionnelle à un catalogue de diplômes et de fonctions qui n'en dégagerait pas la « substantifique moelle ». Cette allusion à Rabelais n'est pas fortuite, puisque Jean Matouk possédait un exemplaire de ses œuvres complètes qu'il avait annoté. En outre, dans le paragraphe où figure l'expression célèbre, Rabelais indique à ses lecteurs qu'une lecture attentive et fine de *Gargantua* nous révélera, je cite, les « arcanes » et « mystères » de « la conjoncture politique et [de] la gestion des affaires ». Avec la « gestion des affaires », Rabelais lui-même nous amène à l'économie !

La vie privée de Jean Matouk, appartient à ses amis, nombreux à l'Académie, et à sa famille, enfants et petits-enfants représentés ici par sa fille Delphine que je remercie pour l'aide qu'elle m'a apportée. Il n'est pas pensable de parler de Jean Matouk sans évoquer son épouse Marie-Françoise et leur action culturelle et humanitaire commune en faveur des écoliers haïtiens. Enfin, je n'oublie pas Romain Nadal, un des fils de Marie-Françoise et mon ancien élève au lycée Daudet ; actuellement Ambassadeur de France au Venezuela, il ne peut être parmi nous, mais je l'associe à cet hommage.

Je consacrerai donc mon éloge à la vie publique de Jean Matouk, accueilli à l'Académie en tant que membre correspondant en 2006, puis élu au fauteuil n°15 de cette assemblée le 7 décembre 2012. Madame la Présidente Michèle Pallier, après avoir présenté le parcours exceptionnel de Jean Matouk, précisait alors que l'Académie se félicitait d'accueillir, pour la première fois de son histoire, un « économiste ». Ce fait est d'autant plus surprenant que la ville de Nîmes s'est développée à partir du XVIII^e siècle autour des activités textiles. Cet essor industriel n'a donc pas suffi pour asseoir la présence d'économistes dans les fauteuils de cette assemblée. Ce paradoxe me conduit à lier l'éloge de Jean Matouk à l'interrogation sur le rôle et la place de l'économie et de l'économiste dans la société contemporaine et plus particulièrement dans sa vie intellectuelle.

Le premier contact de Jean Matouk avec l'économie fut pragmatique. Alors qu'il suivait des études brillantes en mathématiques à Paris au lycée Louis-le-Grand, jusqu'en classe de mathématiques supérieures, des événements familiaux le contraignirent à devoir gagner sa vie comme ouvrier, aux Pays-Bas puis en Allemagne. Cette expérience involontaire, que Jean Matouk rappelait en soulignant qu'il avait « été heureux dans ces deux postes », s'est révélée fondatrice. Après son service militaire au Maroc, Jean Matouk revient à la vie active comme chef du service commercial d'une conserverie, et s'inscrit en parallèle à la faculté de Casablanca. Il reprend dans un premier temps des études scientifiques en mathématiques et physique, puis se dirige vers les sciences économiques, discipline alors en pleine expansion. Dès lors, l'économie ne fut plus pour Jean Matouk une simple pratique, elle devint un objet d'étude en soi.

Dans une certaine mesure, l'histoire personnelle de Jean Matouk rejoignait ainsi l'histoire multiséculaire de l'économie. En effet, l'économie fut d'abord une pratique, dont on peut considérer qu'elle était présente dès la Haute Antiquité, comme l'attestent certaines écritures figurant sur des tablettes d'argile mésopotamiennes. On considère généralement que Xénophon et surtout Aristote furent les premiers économistes au sens propre du terme, puisqu'ils s'interrogèrent sur cette pratique pour en chercher les règles. Ils fondèrent ainsi l'économie qui selon son étymologie grecque, est l'art de bien administrer la maison, d'en gérer les biens et, par extension, l'art d'administrer la cité. Pour marquer la différence entre l'économie concrète et l'approche raisonnée de l'économie, Antoine de Montchrestien inventera l'expression « économie politique » en 1615. Cent-cinquante ans plus tard, en 1755, Jean-Jacques Rousseau rédigea l'article « Économie politique » de l'Encyclopédie. J'ai encore sur mes étagères les manuels universitaires d'Henri Guitton et de Raymond Barre, intitulés sobrement « Économie politique ». L'expression « sciences économiques », le plus souvent utilisée au pluriel, s'est imposée dans les années 1970 pour valoriser la dimension « scientifique » de cette science humaine qui demeure par certains côtés un « art ». C'est donc dans cet esprit que le prix Nobel d'économie, créé en 1969 par la Banque centrale de Suède, s'intitule « prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel ». Il me semble utile et nécessaire de distinguer la science

économique des opinions partisans. Cependant, la rigueur scientifique doit également inciter les économistes à s'inspirer de la devise de l'hôtel de la rue Dorée, « Rien de trop », et donc à prendre garde aux dérives du scientisme. Plus simplement, l'économie, comme me semble-t-il la médecine, exige une démarche scientifique soumise à la discussion et à l'évaluation, mais les résultats ou conclusions obtenus ne peuvent avoir la précision absolue des sciences dites dures.

Jean Matouk poursuit ses études à Paris à la faculté Panthéon-Assas, tout en exerçant des activités professionnelles de cadre commercial, puis d'ingénieur-conseil et d'ingénieur-économique. A l'université, il se spécialisa d'abord dans les questions de sciences économiques qui utilisent l'instrument mathématique. Il s'intéressa principalement à la macroéconomie, c'est-à-dire au fonctionnement de l'économie prise dans son ensemble et aux relations entre ce que l'on appelle les grands agrégats de la comptabilité nationale, par exemple les relations entre la production et la consommation, ou encore entre l'investissement et l'emploi. Sa thèse, soutenue en 1973, porte d'ailleurs sur la mise en équation de ces relations et la construction d'un modèle macroéconomique mathématique permettant de prévoir les effets à court et moyen termes de certaines décisions ou de certains événements. La formation de Jean Matouk lui permettait non seulement de mobiliser l'instrument mathématique, mais également d'en connaître les limites ; il a toujours considéré l'économie comme une science humaine soumise aux aléas des comportements humains. La même année, il est reçu à l'agrégation universitaire d'économie et est nommé professeur des universités en sciences économiques à la faculté de droit de Montpellier. Par hasard, mais Jean Matouk aurait dit par chance, il devenait économiste au plein sens du terme, à un moment particulièrement intéressant de l'histoire économique du monde. L'année 1973 marque en effet la fin de la période exceptionnelle que l'on désigne généralement par l'expression « *Les trente glorieuses* » empruntée à Jean Fourastié. En même temps, et dans la logique des cycles économiques, la crise des années 1970 annonce une longue phase de transformations profondes des structures économiques et sociales. En une cinquantaine d'années à cheval sur le XX^e et le XXI^e siècle, l'humanité a été confrontée à de nouveaux défis et de nouveaux enjeux, économiques, sociaux,

environnementaux, technologiques et géopolitiques, tous étroitement corrélés. Jean Matouk ne fut pas seulement un témoin de ces transformations : économiste passionné, citoyen engagé et humaniste, il fut simultanément un enseignant-chercheur qui chercha à théoriser ces changements, un analyste brillant qui leur consacra de nombreux livres et articles, enfin un acteur de cette nouvelle révolution économique que l'humanité tente de maîtriser pour en réduire les effets délétères.

Des années 1980 à nos jours, ces transformations structurelles ont exigé la remise en cause du paradigme antérieur et l'émergence de nouvelles théories. Des économistes français ont participé à cette révolution scientifique de la pensée économique, notamment Philippe Aghion, professeur au Collège de France, un des concepteurs des nouvelles théories de la croissance et de l'innovation, ou Esther Duflo, Prix Nobel d'économie 2019 pour son approche expérimentale des politiques de lutte contre la pauvreté. Je mentionnerai également Amartya Sen, philosophe d'origine indienne et Prix Nobel d'économie 1998 pour sa contribution aux nouvelles théories de la justice sociale, un thème cher à Jean Matouk. Paradoxalement, en bouleversant la pensée économique, ces nouvelles théories peu connues ou mal comprises par l'opinion publique, ont rapproché les économistes de la réalité tout en élargissant le fossé qui les sépare des citoyens.

Enseignant-chercheur, Jean Matouk assiste à l'effondrement du système monétaire et financier international, pensé et mis en place au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Au début des années 1980, devant l'explosion des besoins de financements privés et publics, les marchés financiers auparavant nationaux s'internationalisent et les flux financiers se globalisent : les structures du système monétaire et financier sont totalement bouleversées. Jean Matouk réorienta ses travaux universitaires en les consacrant à la nouvelle économie monétaire et financière, plus précisément au système bancaire, aux produits et aux marchés financiers, sujets auxquels il consacra plusieurs livres et articles. Une anecdote permettra de juger de son savoir-faire et de sa clairvoyance en la matière. Rencontrant mes étudiants de classe préparatoire aux Grandes écoles de management au lycée Alphonse Daudet, il constata que certains étaient attirés par les métiers de la finance. Il leur avait alors expliqué que les banques, les sociétés d'investissement financier et les « traders » avaient

bénéficié d'une période exceptionnelle de croissance des cours de la bourse, mais que les cycles finissaient toujours par s'inverser ; comme le répètent les économistes, « les arbres ne montent jamais jusqu'au ciel ! ». Selon lui, l'économie occidentale devait renforcer le contrôle des activités financières et améliorer leur régulation. Nous étions au début des années 2000 ; quelques années plus tard, le monde a été confronté en 2008 à la plus grave crise financière mondiale depuis 1929. Il ne s'était pas trompé ! Le caractère et l'énergie de Jean Matouk le poussaient logiquement à combiner la théorie et la pratique de l'économie. Aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, il est relativement fréquent qu'un économiste couvre les différents champs de l'économie en portant simultanément ou successivement les habits du penseur théoricien spécialiste de son domaine, de l'analyste doté de l'esprit de synthèse, et ceux du praticien engagé dans l'action. C'est par contre très rare en France, peut-être parce que notre culture, à l'inverse de celle du monde anglo-saxon, sépare la recherche et l'enseignement universitaire de l'entrepreneuriat, de la gestion et du management. Au début des années 1980, dans la logique de son engagement politique auprès de François Mitterrand et de sa formation économique, Jean Matouk est appelé à prendre la présidence de la banque Chaix à la suite de sa nationalisation en 1982, puis de la Caisse nationale de l'énergie (1988-1992) et enfin de la Société marseillaise de crédit (1992-1996). Pendant quatorze années il devient un acteur à part entière de la restructuration du secteur bancaire et financier français, ainsi que de son adaptation à la nouvelle donne internationale et européenne. Par ses activités bancaires, Jean Matouk rejoignait ainsi son prédécesseur au fauteuil n°15, Monsieur André Costabel, ingénieur agronome, promoteur de l'économie sociale à travers le mouvement des caves coopératives, et directeur général de la caisse régionale du Crédit agricole.

Je viens de montrer comment Jean Matouk avait opéré la synthèse entre les deux premières dimensions de l'économie, l'approche théorique et scientifique d'une part, l'exercice d'activités économiques à un haut niveau de responsabilité d'autre part. Cependant, il existe une troisième dimension de l'économie, que l'on peut qualifier de culturelle et citoyenne, dimension essentielle si l'on veut comprendre la place particulière de l'économiste dans la société. Entre économie et culture les relations sont réciproques

mais inégales. La culture, qui rassemble au sens anthropologique du terme l'ensemble cohérent de manières de faire et de penser propres à une civilisation, englobe logiquement l'économie. L'anthropologue Karl Polanyi (1886-1964) a ainsi montré, à partir de l'analyse précise de l'histoire économique et sociale européenne au XIX^e siècle, qu'une société reposant exclusivement sur les lois économiques s'autodétruisait. Dans cette conception de l'économie, aujourd'hui largement partagée, la civilisation, la culture, les valeurs et les normes qui sont l'essence des sociétés délimitent l'espace au sein duquel la pensée et surtout les pratiques économiques s'exercent. Ce sont notamment les valeurs, les normes culturelles et sociales exprimées dans des dispositifs juridiques nationaux et internationaux qui délimitent le champ du marché et de la marchandisation, interdisant par exemple l'esclavage, le travail forcé, le travail des enfants, le commerce des corps et des organes humains, le commerce de produits dangereux pour l'homme ou l'environnement... C'est dans cet esprit que le traité sur l'Union européenne indique dans son article 49 qu'un État ne peut adhérer à l'Union qu'à condition de respecter ses valeurs : liberté, démocratie, respect des droits de l'homme, des libertés fondamentales et de l'État de droit. Jean Matouk dans son livre le plus important selon moi, *L'humanité à la croisée des chemins*, paru en 2006, s'inscrit totalement dans cette logique. Il met en évidence ce qui constitue un défi que l'humanité tarde à relever : la nécessité de construire au XXI^e siècle et à l'échelle de la planète un modèle économique durable, assurant la préservation de l'environnement et la qualité de la vie humaine. Ceci exige en premier lieu, et comme nous l'a aussi rappelé la pandémie récente, que les hommes prennent conscience de leur destin commun et que, sur certaines questions, ils ne raisonnent pas à l'échelle individuelle ni à celle de leur nation, mais à celle de la planète et de l'humanité entière.

Réciproquement, l'économie est devenue trop importante dans le monde contemporain pour qu'elle reste en marge de la vie culturelle. C'est grâce à leur compréhension fine de la réalité économique et sociale de leur temps que Balzac et Zola notamment ont pu dresser un tableau fidèle des réalités économiques et de la société de leur temps. On ne peut oublier également le travail cinématographique de Charlie Chaplin dans *Les temps modernes* (1936), ou encore celui des peintres de la

modernité industrielle. C'est dans la perspective d'élargir la culture des jeunes au champ économique et social qu'a été institué l'enseignement des sciences économiques et sociales au lycée puis en classes préparatoires. Vous l'avez rappelé, Monsieur le Président, j'ai eu la chance de participer à la mise en place et au développement de cette nouvelle discipline scolaire. Cet enseignement, en partie inspiré par l'École des Annales et des travaux de Fernand Braudel, a pour finalité d'améliorer la compréhension et l'interprétation des phénomènes économiques et sociaux par les élèves, leur permettant ainsi de mieux exercer leur citoyenneté. Des enquêtes montrent régulièrement la faiblesse des connaissances économiques et sociales des français sur des sujets pourtant très présents dans l'actualité, notamment en période électorale. En économie comme certainement en médecine, par manque de connaissances fondamentales, il est très souvent difficile d'exposer les enjeux et les conditions d'efficacité d'une politique économique ou d'un traitement médical.

Jean Matouk a cherché à briser les barrières entre l'économie, la culture, le social et la citoyenneté. Sa bibliothèque personnelle comprenait plus de deux cents ouvrages de référence que les enfants de Jean Matouk ont légués à la bibliothèque universitaire de l'École normale supérieure de Lyon (ENS-Lyon). Ils traitaient (des plus nombreux aux moins nombreux) de sociologie et d'anthropologie, d'histoire (y compris économique), de philosophie, de géopolitique, de questions sociétales, d'art...et, pour quelques-uns évidemment, d'économie. Sa curiosité intellectuelle semble insatiable, dans le prolongement contemporain de l'humanisme et des lumières. Jean Matouk était en outre un homme de médias qui concourut à la diffusion des connaissances et à l'animation du débat économique et social. Comme l'indiquait précisément Madame Pallier dans son discours de réception, il a été chroniqueur économique à *Europe 1* et à *France Bleu*, il a publié de très nombreux articles dans le *Nouvel Observateur* et *Libération*. Personnellement, j'ai trouvé plus d'une vingtaine d'articles signés de son nom dans le quotidien *Le Monde*, auxquels il faut ajouter ses chroniques régulières dans le quotidien *Midi-Libre* et dans l'hebdomadaire *La Gazette de Nîmes*. Enfin, ses notes de blog, qu'il rédigeait au moins une fois par semaine, traitaient régulièrement de l'actualité économique et sociale... Au sein de l'Académie, il a présenté six

communications consacrées notamment aux questions monétaires et financières, à la mondialisation, aux conséquences du progrès technique et de la robotisation, et nous devions présenter une communication à deux voix sur l'approche mondiale des inégalités au XXI^e siècle. Chacun se souvient que sa curiosité intellectuelle le conduisait à participer activement aux discussions qui suivent traditionnellement les communications effectuées à l'Académie. Par sa volonté de démocratiser la culture économique et de rendre accessibles les grandes questions économiques et sociales contemporaines, Jean Matouk rejoint donc son confrère Charles Gide, un des tout premiers professeurs agrégés de sciences économiques en France, fondateur en 1887 de la *Revue d'économie politique* et promoteur de l'économie sociale à travers le mouvement coopératif. Jean Matouk a participé avec d'autres membres de l'Académie aux colloques et ouvrages consacrés à l'École d'économie de Nîmes fondée par Charles Gide. C'est donc tout à fait légitimement que le pasteur Roger Grossi lui demandera en 2005 de prendre la présidence de l'association qui deviendra ensuite le Forum nîmois Charles Gide. Il fera de cette association, représentée aujourd'hui par sa présidente, Madame la préfète Marie-Françoise Haye-Guillaud, un vecteur de diffusion de la culture économique et sociale, permettant ainsi aux Nîmois d'accueillir des interlocuteurs aussi renommés qu'Edgar Morin et de s'approprier les grands débats contemporains.

Tel que j'ai présenté cet éloge, on pourrait croire que Jean Matouk a connu plusieurs vies ! De toute évidence, il a accompli un parcours exceptionnel, honoré par sa nomination au grade d'Officier de la Légion d'honneur. Une image se dégage de cette vie publique si intense, celle d'un économiste passionné, humaniste et engagé, qui a su penser l'économie, la pratiquer à un haut niveau de responsabilité et mettre son expérience au service des citoyens. Paradoxalement, Jean Matouk fut d'autant plus économiste qu'il n'était pas qu'économiste.

J'ajouterai une dernière touche à cet hommage. Elle concerne la personne publique que je viens d'évoquer comme la personne privée qui manque à ses enfants, petits-enfants et à ses amis. Jean Matouk était une personnalité charismatique, qui attirait l'attention et captivait ses auditoires quels qu'ils soient. Ecrasé par le décès de son épouse Marie-Françoise, hospitalisé et isolé en raison de la pandémie du Covid-19, il a marqué ses

soignants. Comme l'a confié une infirmière à sa fille Delphine : « Votre papa on ne l'a vu qu'une semaine, mais c'était un sacré personnage ».

Monsieur le Président, si vous le permettez, je vais revenir rapidement sur le discours de présentation que vous avez prononcé. Certes, la devise de l'Académie « *Aemula Lauri* », proposée en 1683 par François Graverol, fait référence à la couronne de laurier, mais celle que vous m'avez tressée est trop lourde pour mon front et je vais donc la partager. D'abord avec mon épouse Angèle, nos deux enfants Claire et Laurent et nos trois petits-enfants, Mathilde, Alice et Régis ; à eux cinq ils ont ensoleillé notre vie, même si parfois ils nous ont donné aussi quelques insomnies. Enfin, je partagerai ces lauriers avec mes anciens élèves et anciens étudiants, car ce sont eux qui ont réussi aux concours et examens que je les ai aidés à préparer.

Le professeur ou l'enseignant n'est pas destiné à devenir un héros, ou alors ce sera un héros de l'ombre, un héros du quotidien comme nous en avons découvert lors de la pandémie du Covid-19, un héros semblable au Docteur Rieux, le personnage central de *La peste* de Camus, qui fait ce qu'il a à faire à l'endroit où il doit être. D'ailleurs, Camus donne une figure au héros enseignant, celle de Monsieur Germain, l'instituteur qu'il remercie dans la lettre qu'il lui a adressée après l'obtention du Prix Nobel de littérature et qui apparaît au chapitre 6^{bis} de son dernier roman inachevé, *Le premier homme*. Dans la classe de Monsieur Germain, je cite Camus, les élèves « *sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde* ». C'est un très bel hommage que l'on devrait inscrire au fronton des Ecoles supérieures du professorat et de l'éducation. En ce qui me concerne, j'ai toujours considéré avec Amartya Sen, ce philosophe Prix Nobel d'économie et théoricien entre autres des inégalités, que l'enseignement doit permettre aux jeunes de s'approprier les savoirs et compétences (désignés par le terme intraduisible « *capabilities* ») qui leur donneront la liberté effective de construire une vie qu'ils souhaitent mener.

Cependant, si l'Académie honore le professeur de Sciences économiques et sociales en m'accueillant, elle attend de moi autre chose. En instaurant la rencontre et l'échange entre les arts, les lettres et les sciences, l'Académie, dans la lignée des humanistes et des encyclopédistes, contribue à la réflexion sur les questions

qui se posent à nous et diffuse ses travaux sous la forme notamment de publications écrites ou audio-visuelles. Je souhaite pouvoir contribuer à ce travail collectif, en apportant le regard des sciences économiques et sociales et mes compétences. La fonction de réflexion que remplit l'Académie me semble d'autant plus nécessaire que l'humanité est aujourd'hui confrontée à des défis multidimensionnels particulièrement complexes et donc difficiles à analyser. Je pense aux défis environnementaux, combinant le réchauffement climatique, la diminution de la biodiversité et l'épuisement de certaines ressources naturelles, aux défis technologiques, sanitaires et géopolitiques, aux tensions et fractures culturelles, sociales et économiques qui traversent la société française et le monde entier... Il me semble que ces questions très largement présentes dans le débat public sont, hélas, tellement mal traitées, que l'on peut se demander si nous ne connaissons pas à nouveau ce que Paul Valéry avait appelé il y a un siècle « une crise de l'esprit » (*La crise de l'esprit*, nrf, 1919) ? Les défis que l'humanité doit surmonter sont d'autant plus difficiles à relever que nous sommes confrontés à une double incertitude. Incertitude sur les évolutions à court, moyen et long termes d'abord : nul ne peut prévoir ce que seront les situations économiques, sociales, environnementales, géopolitiques ou sanitaires... en 2025, en 2030 et au-delà. Incertitude intellectuelle ensuite : comment « penser » cette crise complexe et envisager des solutions ? Comment éviter que ne s'ajoutent aux dimensions que nous avons déjà évoquées une crise du raisonnement, qui substitue l'affirmation et les polémiques à l'argumentation et à la rigueur conceptuelle, une crise de l'approximation et de la confusion des esprits qui se diffuse dans l'ensemble de la société à partir des nouveaux moyens de communication ? Dans un tel contexte, l'Académie a plus que jamais sa place à tenir et son rôle à jouer. De mes études, j'ai gardé en mémoire la perspicacité de Raymond Aron (1905-1983) qui avait qualifié de tragique la crise de l'esprit qu'il avait découverte lors de son séjour en Allemagne dans les années 1930. Je terminerai donc en reprenant une des conclusions de la *Lettre ouverte d'un jeune français à l'Allemagne*, parce qu'elle me semble parfaitement appropriée à notre situation d'incertitude et de confrontation à des défis multidimensionnels : « La lucidité est bien la première loi de l'esprit ».